

LEDEVOIR

Expositions - Fossoyeurs d'ombres vivantes

Jean-Claude Rochefort

27 juillet 2002

Société

Comme le proclament avec assurance les organisateurs de l'événement dans le texte qui nous présente l'édition en cours: «Le Festival international de jardins est un forum d'innovation et un laboratoire d'expérimentations qui veut stimuler la création nouvelle et favoriser l'exploration du jardin selon toutes ses déclinaisons [...] Fort d'une reconnaissance internationale acquise dès sa première édition, ce festival de création a réussi, en peu de temps, à faire de Métis un rendez-vous incontournable pour tous les amateurs de nature et de culture, en offrant aux visiteurs de nouveaux territoires de découvertes et en leur permettant de vivre des expériences sensorielles inédites.» Dans l'ensemble, on pourrait dire qu'il y a une belle concordance entre les désirs formulés par la direction du festival et les oeuvres livrées par les artistes invités.

Toutefois, en ce qui a trait aux expériences sensorielles inédites, si elles sont au rendez-vous dans un bon nombre de jardins temporaires, l'installation permanente d'éléments sculpturaux de Murray MacDonald ne nous y prédispose pas vraiment. Pour se rendre sur les lieux où se déroule le festival proprement dit, il faut traverser un boisé en empruntant une longue et sinueuse allée de bois légèrement surélevée. À mi-parcours, on croise sur son chemin une cabane d'oiseaux en aluminium, un tronc d'arbre peint en rouge et ocre orné d'une bague dans sa partie supérieure, deux pergolas en acier dépourvues de plantes et, un peu plus loin, trois chaises dressées autour d'un arbre qui font déjà-vu en rappelant certains projets de Michel Goulet. L'acquisition d'une oeuvre aussi peu originale étonne quand on sait que le goût de l'aventure et du risque est le principal carburant qui alimente ce festival. Un choix à reconsidérer donc, car il induit une fausse (ou basse) note juste avant de plonger dans le concert des propositions artistiques qui nous attendent.

La cabane idéale

La Cabane idéale est une heureuse initiative inspirée d'une exposition semblable intitulée The Ideal Hut Show présentée dans le cadre de l'événement Glasgow UK City of Architecture and Design. On a repris l'idée originale en lançant un concours canadien à l'issue duquel dix propositions ont été retenues. À celles-ci s'ajoutent deux cabanes de designers britanniques déjà présentées à Glasgow. Le résultat est tout simplement emballant. Dans ce petit village improvisé se trouve exposé le principe même du laboratoire voué à l'exploration de nouveaux territoires. Il y en a de tous les styles: une cabane transparente en Plexiglas bleu; un magnifique petit jardin suspendu au-dessus de trois troncs d'arbre porte-outils de jardinage et servant de support aux frêles cloisons de verre; une cabane à deux versants recouverte d'un tissu extensible beige dont la surface est parsemée de curieuses proéminences causées par le désordre intérieur des outils rangés pêle-mêle; une arche-miroir aux infinis reflets, oeuvre qui évoque le travail de l'Américain Dan Graham, artiste qui s'est penché depuis près de vingt ans déjà sur le riche imaginaire de la hutte primitive, lointaine ancêtre des folies et cabanes de jardins. Une exposition débridée qui nous démontre que la standardisation est le pire ennemi de l'imagination et la grande complice de l'ennui.

La zone réservée aux jardins temporaires représente ce que l'on pourrait appeler la partie plus «symposium» que «festival» de l'événement, au sens où se manifeste dans ces propositions jardinières un salvateur esprit de confrontation d'idées entre les divers participants. À ce chapitre, un bon tiers des

concepteurs sélectionnés font preuve d'une force d'expression qui laisse le visiteur béat d'admiration. En revanche, quelques projets déçoivent par leur conventionnalisme, voire même, dans quelques cas, par leur amateurisme.

Le pays invité cette année est le Royaume-Uni. La Méditation sur l'art des jardins et l'architecture de paysage du Londonien Christopher Bradley-Hole se veut, selon la notice d'identification de l'oeuvre, «une expression abstraite sur le thème de la stratification et de l'interaction des éléments jardiniers et paysager». Mais ce labyrinthe complexe formé de jeux de niveaux, de deux impluviums d'acier et de deux podiums verts a un petit quelque chose de monotone qui ne donne pas envie d'y rester et d'y consacrer le temps nécessaire au déchiffrement de sa structure. L'entreprise de déconstruction aux échos vaguement modernistes de Bonita Bulaitis ne convainc pas non plus. Aussi toc que chic, cette interpénétration de parallélépipèdes suspendus, de lignes brisées et de figures géométriques insolites parvient à déboussoler, certes, mais elle dégage peu de sens. Le troisième artiste britannique, Paul Cooper, nous propose quant à lui de petites expériences domestiques sur les plantes que chacun pourrait conduire chez lui. S'inspirant de l'approche productiviste qui caractérise le monde végétal, le sculpteur n'hésite pas à renverser l'ordre des choses vivantes et à piquer notre curiosité. Mais là encore, si l'artiste nous invite à réfléchir sur un point sensible et déterminant dans les pratiques horticoles — le rendement que l'on exige des plantes —, la forme que prend son oeuvre reste soumise au schéma de la grille. Il résulte de ces trois participations nationales inscrites à l'intérieur d'un vaste rectangle un statisme qui s'apparente à ces effroyables alignements de serres qui pullulent dans plusieurs coins de pays.

Après avoir arpenté ces trois projets britanniques qui s'en tiennent obstinément à l'horizontalité et qui, par conséquent, peinent à lever, celui des Américains Taco Iwahima et Christopher Bruce Matthews arrive comme une bouffée d'air frais. You Are Here, tel est le titre de ce projet qui fait appel à la conscience du lieu que l'on éprouve au moment où un dispositif nous y invite. On commence notre exploration de l'oeuvre en fendant de notre passage une immense bannière sur laquelle le titre est inscrit en grosses lettres blanches: YOU ARE HERE. Agissant ici à la manière d'une locution interjective, le titre nous attire vers le lieu désigné: un petit pré vert sagement clôturé. Mais auparavant, il nous faut franchir une jungle de blancs rubans qui soutiennent autant d'anneaux de métal. En se frappant les uns contre les autres, ces anneaux produisent une musique qui provoque de suaves résonances entre le visuel et le sonore. En sortant de cette représentation jardinière polyphonique, on aperçoit un monticule de sable séparé en deux et derrière lequel s'étale l'oeuvre stupéfiante des architectes paysagistes romains Marco Antonini, Roberto Capecci et Raffaella Sini. Sur fond de terre battue, les artistes ont creusé 49 fosses disposées aléatoirement. À première vue, on a l'impression qu'une main animée par de mystérieux desseins a retiré les dalles recouvrant cette constellation de tombeaux. Chacune de ces fosses contient un fond végétal... sans doute la zone d'ombre à laquelle le titre se réfère. Cette taxinomie sommaire du vivant embaumeur d'air laisse entrevoir la possibilité d'un imminent surgissement de ce qui est resté jusque-là tapi dans l'ombre: une discrète et fragile flore. Une proposition forte, radicale et prégnante. On regrettera sa disparition. D'ailleurs, pourquoi ne pas envisager la sauvegarde des meilleurs projets réalisés depuis la fondation du festival? Chaque édition génère ses petits chefs-d'oeuvre. Il serait peut-être temps de se constituer une collection?

L'Atelier Big City de Montréal a conçu un projet qui s'éloigne passablement du concept de jardin. Faisant preuve d'une habileté de Sioux (le nom «métis» provient du micmac metioui, qui veut dire lieu de réunion, mais le même mot en grec signifie ruse), les architectes ont érigé une spectaculaire rampe nous invitant à la contemplation d'une vue sur le golfe Saint-Laurent. S'il y a présence d'un jardin ici, c'est du jardin mythique des origines du monde qu'il s'agit, autant dire un jardin hors de portée. Une fois redescendu de ce belvédère tout de bois construit et aux couleurs fruitées, on peut à loisir s'abriter et se rassembler sous cette même structure... le temps de refaire le monde sous un bon toit, entre amis.

Festival international de jardins

Jardins de Métis, Grand-Métis